

L'IDEE DE CRISE DANS LA LITTERATURE FRANÇAISE DU XVIII^e SIECLE

*A Michel DELON**

*Jun-Wei LAI***

SOMMAIRE

1. médical
2. psychologique
3. dramaturgique
4. politique
5. sexuel

*Professeur à la Sorbonne

**Doctorant de Lettres Modernes à l'Université de Paris IV-La Sorbonne

Abstract

From the age of the Greeks until the end of the 17th century, the word « crisis » had always remained as a medical term indicating the phase, the critical moment, or the sudden change of situation of an ill person. Allusively, the medical vocabulary got one figurative meaning : to judge, to choose, or to decide. But the signification of the word « crisis » in the French literature of the 18th century was very equivocal: almost every writer of the time used it particularly in his own way. So the meaning of this word was polyphonic and complicated in the Age of Enlightenment. It didn't take its modern meaning until the works of Rousseau (1712-1778). This article attempts to inquire into the historical signification of the word « crisis » and its ideological meaning in the French literature of the 18th century from five perspectives : medical, psychological, dramatic, political and sexual.

Key words : crisis, critical moment, dramatic, energy, medical, psychological, political, sexual.

Introduction

Cet article a pour but de mettre en lumière l'évolution sémantique du terme «crise» au XVIII^e siècle. En effet, dès l'époque grecque, le terme *Krisis* qui désigne « l'action de juger, de choisir ou de décider, avait pris dans le vocabulaire médical un sens technique : phase décisive d'une maladie, moment critique où un changement subit dans l'état du malade annoncera l'issue salutaire ou mortelle de son mal.»¹ Il est attesté chez Hippocrate (460-377, av. J.-C.) comme «le moment décisif du processus de la maladie»², qui mène au bien ou au mal. C'est en ce sens médical que le mot grec *Krisis* «décision, jugement», dérivé de *Krinein* «juger», est passé au latin impérial *crisis*, puis au français *crise*.³ «La doctrine des crises était une des parties les plus importantes de la Médecine des anciens»⁴, affirmait le Docteur Bordeu dans l'*Encyclopédie*. La crise est donc à l'origine un combat entre la nature et la cause morbide, à l'issue duquel la nature vainc ou succombe. Elle entraînerait peut-être un changement complet ou incomplet, favorable ou défavorable dans les maladies. Pourtant, le terme *crise*, ayant connu une grande évolution au XVIII^e siècle, soit par extension, soit par allusion, couvre des sens plus ou moins modernes. Dans cet article, nous nous proposons d'analyser l'emploi particulier du terme «crise» ainsi que sa signification historique et idéologique dans une quintuple perspective : médicale, psychologique, dramaturgique, politique et sexuelle.

1. médical :

Du *Dictionnaire de l'Académie* à celui de Furetière, l'usage médical du terme *crise* joue un grand rôle qui garde encore la notion de la médecine antique grecque. Il désigne l'ensemble des phénomènes pathologiques qui se manifestent de façon brusque et intense, mais pendant une période limitée, et laissent prévoir un changement généralement décisif, en bien ou en mal, dans l'évolution d'une

maladie. Dans le dictionnaire de Furetière de 1690, la crise se définit comme *jugement symptomatique* :

«Jugement qu'un médecin fait d'une maladie par quelques symptômes qui arrive au plan fort du mal, quand la nature tâche à se dégager de ses mauvaises humeurs ; Cette *crise* nous a donné de belles espérances ; la *crise* est un soudain changement de la maladie, qui se tourne à la santé ou à la mort.»⁵

Le *Dictionnaire de l'Académie* de 1694 fait état lui aussi d'un usage semblable :

«Effort que fait la nature dans les maladies, qui est d'ordinaire marqué par une sueur, ou par quelque autre symptôme, et qui donne à juger sur l'évènement d'une maladie.»⁶

Puis, dans un dictionnaire moins connu que les deux précédents : *Dictionnaire Français* (1680) de Pierre Richelet, la crise ne s'y définit plus que dans une perspective médicale :

«Terme de Médecine. Le mot de *crise* signifie proprement *jugement, combat*. Mais parmi les Médecins, on le prend pour un changement soudain qui arrive dans les maladies, et même on le prend d'ordinaire en bonne part, et alors on peut dire que la *crise* n'est qu'un prompt et salutaire effort de la nature contre la maladie, suivie de quelque évacuation.»⁷

Après avoir montré et comparé ces trois exemples de définition au XVII^e siècle, une question de double acception s'impose au lecteur : ou bien la crise donne à juger, ou bien elle est déjà jugement. Autrement dit, la crise balance-t-elle entre constatation et interprétation ? G. Benrekassa a relevé cette dualité en en faisant une analyse suggestive :

«La *crise* est élimination par la "nature"-principe supposé qui dépasse le théâtre propre de l'opération, et relève d'un ordre supérieur, astrologique dans la médecine

hippocratique originelle ; et elle est aussi établissement d'un ordre, ordre incertain qui appelle le jugement, qui n'était pas *restitutio ad integrum*, et qui n'est pas discernable par avance.»⁸

Il en résulte que la crise est à la fois «élimination et reconstitution», «processus et signe décisif», «constatation et interprétation».

François Quesnay, médecin et économiste, héritier de la médecine grecque antique, témoigne de l'emploi de ce terme qui se bornait toujours au domaine clinique :

«La *crise* peut être regardée comme une opération réglée, subite et véhémence de la nature, parce qu'elle est annoncée, qu'elle tend à procurer la guérison, qu'elle arrive tout à coup et à jour préfix.»⁹

Ensuite, l'*Encyclopédie* traite de ce terme uniquement d'un point de vue médical. Ce qui est étonnant, c'est que D'Alembert y consacre dix-huit pages d'in folio pour élucider l'histoire et la théorie de la médecine antique : l'importance de ce terme se révèle incontestablement par sa longueur. Il constate ainsi :

«La doctrine des *crises* était une des parties les plus importantes de la Médecine des anciens : il y en avait à la vérité quelques-uns qui le rejetaient, comme vaine et inutile ; mais la plupart ont suivi Hippocrate et Galien, dont nous allons exposer le système, avant de parler du sentiment des médecins qui leur étaient opposés, et de rapporter les différentes opinions des modernes sur cette partie de la Médecine pratique.»¹⁰

Plutôt que de donner une définition rigoureuse du terme, l'essentiel de cet article s'attache à expliquer la notion de crise dans l'antiquité grecque; puis celle de crise dans les médecines modernes, et surtout leurs diverses doctrines. Des noms connus à l'époque sont cités à maintes reprises.¹¹ L'*Encyclopédie* donne un beau bilan de l'évolution historique de la médecine clinique et philosophique. Pourtant,

elle se borne à la notion médicale qui n'a pas encore pris le sens moderne du terme.

Jusqu'à la fin du siècle, la notion de *tournant* ou de *moment critique* reste très répandue. Quand il prononce un discours sur la guerre, Robespierre se plaît à emprunter le langage médical pour augmenter l'effet oratoire de son discours en faisant allusion aux deux courants qui s'affrontent :

«Il est dans les révolutions des mouvements contraires et des mouvements favorables à la liberté comme il est dans les maladies des crises salutaires et des crises mortelles.»¹²

De même, le *Dictionnaire de Trévoux* témoigne non seulement de l'usage médical du terme¹³, mais aussi des «choses morales»¹⁴.

Laclos quant à lui ne tarde pas à employer ce terme pour désigner l'accident qui atteint une personne en bonne santé apparente, ou l'aggravation brusque d'un état chronique. Le vicomte de Valmont écrit à la marquise de Merteuil en notant l'état pathologique de M^{me} de Tourvel après la conquête complète de cette dame dévote :

«Ces *crises*, revinrent plusieurs fois, et toujours plus fortes ; la dernière même fut si violente, que j'en fus entièrement découragé et craignis un moment d'avoir remporté une victoire inutile.»¹⁵

Dans le cas de M^{me} de Tourvel, la crise est plutôt un *accès* qui relève de la combinaison étroite de la psychologie des passions et des représentations pathologiques. Dans cette optique, la crise n'a pas le sens d'un *tournant* comme dans la notion médicale traditionnelle, elle marque pourtant la manifestation subite d'un mal. En somme, une poussée.

De semblables expressions se trouvent aussi dans les discours rousseauistes. Saint-Preux raconte à son ami Milord Edouard tous ses transports à la vue des

anciens monuments qui marquent toutes ses passions et les horribles tentations qu'il a éprouvées lors de sa promenade avec M^{me} de Wolmar sur le lac de Genève :

«Voilà, mon ami, le détail du jour de ma vie où sans exception j'ai senti les émotions les plus vives. J'espère qu'elles seront la crise qui me rendra tout à fait à moi.»¹⁶

D'autre part, il est à noter que le terme *crise* se dit aussi figurément chez Rousseau comme moment critique, phase décisive. Pour dissimuler la peine de Julie causée par la mort de sa mère, Saint-Preux décide de la quitter pour toujours. M^{me} d'Orbe le console dans une lettre en parlant du moment du *tournant* qu'il rencontrerait :

«Tant d'héroïques facultés ne sont pas anéanties mais suspendues : un moment de *crise* peut leur rendre toute leur vigueur ou les effacer sans retour. Si elle fait encore un pas vers le découragement, elle est perdue ; mais si cette âme excellente se révèle un instant, elle sera plus grande, plus forte, plus vertueuse que jamais, et il ne sera plus question de rechute.»¹⁷

Il n'en est pas moins vrai que cette déclaration revêt une caractéristique dramatique. Soit qu'il prenne de la vigueur, soit qu'il perde le courage et la vertu, la crise marque pour lui le moment décisif qui aboutira au bien ou au mal.

En résumé, la notion médicale continue à jouer le rôle le plus important dans la définition sémantique du terme *crise* au cours du XVII^e siècle. Pourtant, elle commence à s'étendre à d'autres domaines dans le siècle suivant.

2. psychologique :

Du *Dictionnaire de l'Académie* (1694) à celui de Furetière (1727), nous constatons bien une extension métaphorique du terme *crise* : la signification psychologique.

En réalité, nous n'avons pas beaucoup de références à ce sujet au XVII^e siècle. Pourtant la psychologie a pris son sens moderne à partir de la publication de l'*Emile*, dont l'idée la plus novatrice et la plus originale est celle qui consiste à reconnaître à l'enfance une identité, à refuser de lui imposer une vérité qui ne lui est pas personnelle, à l'entraîner au contraire à se découvrir elle-même. La crise marque le développement de la personnalité au cours de l'enfance et de l'adolescence importantes et décisives dans la vie de tout individu. Dans le livre IV de l'*Emile*, Rousseau affirme ainsi l'importance de la puberté : «Mais l'homme en général n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Ils en sont au temps prescrit par la nature, et ce moment de crise bien qu'assez court, a de longues influences.»¹⁸ Il est à remarquer que Rousseau passe de l'histoire individuelle à l'histoire de l'individu sur le plan anthropologique :

«On nous donne dans les traités d'éducation de grands verbiages inutiles et pédantismes sur les chimériques devoirs des enfants, et l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante et la plus difficile de toute l'éducation : savoir la *crise* qui sert de passage de l'enfance à l'état d'homme.»¹⁹

La crise conçue par Rousseau se présente comme *mutation pubertaire*. Cette mutation ne garde plus ses acceptions comme accident ou élimination ; elle ne s'inscrit pas non plus dans le même cadre conceptuel que ce que nous avons décrit dans la partie médicale. Tout comme le constate G. Benrekassa, la mutation pubertaire désignée dans l'*Emile* relève d'un «ordre de changement beaucoup plus élevé» : « Il y a là détermination inéluctable, fatalité biologique». L'essentiel dans cette mutation d'adolescence réside dans la fatalité biologique.²⁰ De là, le terme *crise* prend son sens moderne dans le domaine psychologique. La puberté présentée par Rousseau n'en est pas moins complexe que la mutation biologique. Il s'agit, comme l'a révélé Michel Delon, de «la puberté conjointement comme une fermentation sourde, un moment de crise et une révolution.»²¹ En fin de compte, la crise désigne le malaise profond causé par des transformations psychologiques,

affectant momentanément un individu et pouvant avoir sur lui des conséquences déterminantes.

3. dramaturgique :

Au lieu d'employer le mot crise (*Krisis*) pour exprimer le dilemme psychologique, Aristote propose la notion de «nœud» (*désis*) dans sa *Poétique* comme le retournement qui conduira au bonheur ou au malheur. Il écrit :

« Pour toute tragédie, il existe une partie qui est le nœud, et une autre qui est la *résolution* ; les faits qui se déroulent en dehors de la tragédie et souvent une partie des faits qui se déroulent en elle, constituent le *nœud* ; le reste constitue la *résolution*. J'appelle nœud ce qui va du début jusqu'à la partie - la dernière - à partir de laquelle survient le *retournement* qui conduit au bonheur ou au malheur ; et résolution, ce qui va du début de ce retournement jusqu'à la fin.»²²

Par là, l'effet du nœud est proportionnel aux obstacles que les héros ont besoin de surmonter. En ce sens-là, le nœud est quasiment synonyme de crise.

En effet, la crise désigne dès l'âge classique le nœud de l'action dramatique caractérisé par un conflit intense des passions, qui doit conduire au dénouement. Autrement dit, le nœud se caractérise par le point d'articulation entre la phase constitutive où l'action se noue et la phase de résolution où elle se dénoue. Il s'agit donc d'une double acception : dénouement et moment du dénouement.

D'abord, pour Morvan de Bellegarde, le nœud «comprend les desseins des principaux personnages et tous les obstacles propres ou étrangers qui les traversent. Il va ordinairement jusqu'à la fin du quatrième acte, et dure parfois jusqu'à la dernière scène du dénouement.»²³ Des dictionnaires de l'époque font état de cette extension dramaturgique. En premier lieu, dans le dictionnaire de Furetière de

1690, le terme *crise* s'emploie quelques fois par extension «en choses morales». Il en a donné deux exemples : «Cette intrigue est dans sa crise, nous en verrons bientôt le dénouement» ; «Ce procès est dans sa crise, on est prêt à le juger.» Celui de Furetière en 1727 définit ce terme d'une manière plus précise :

«*Crise*, se dit figurément. Cette intrigue est dans sa *crise* ; c'est-à-dire, nous en verrons bientôt le dénouement. Ce procédé est dans sa *crise* ; on va le juger. Je ne sais quelle humeur maîtrise nos volontés, et est la *crise* de nos passions.»

Le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1718 met l'accent sur le moment de décision : «On dit figurément qu'une affaire est dans sa crise, pour dire, qu'elle est sur le point d'être décidée de manière ou d'autre.»²⁴ Il en résulte que la dualité comme la notion de dénouement, ou de moment du dénouement est donc déjà attestée dès le début du XVIII^e siècle.

Ensuite, le terme *crise* désigne aussi le *point culminant* ou le *nœud* de l'action psychologique. Par exemple, dans *Phèdre* de Racine, la crise se noue lorsque l'héroïne, Phèdre, apprend qu'Hippolyte, le fils de Thésée et d'Antiope, s'éprend d'Aricie, la princesse du sang royal d'Athènes. Phèdre s'écrie ainsi : «Hippolyte est sensible, et ne sent rien pour moi! Aricie a son cœur! Aricie a sa foi!»²⁵ C'est vrai qu'en développant un thème de grande passion, Racine décide le dénouement d'une crise brutale, intense et brève, dans le choc de quelques élans et de quelques volontés inflexibles. C'est donc dans ce véritable cri de douleur et de torture, causé par le conflit des passions, que la pièce *Phèdre* atteint d'un point de vue psychologique son point culminant. Là, les héros sont obligés de prendre les mesures les plus radicales : c'est le dénouement théâtral tant attendu.

En outre, la théâtralité du terme se retrouve chez Rousseau et d'autres écrivains de l'époque. D'abord, dans *La Nouvelle Héloïse*, Julie se plaint de son père qui veut la marier à l'un de ses amis, elle ressent cela comme une tragédie que

l'on va lui infliger. Elle écrit à sa confidente en criant : «C'en est fait, c'en est fait, la crise est venue.»²⁶ La crise est prise ici incontestablement dans le sens où l'emploient les dramaturges : sommet d'une situation tragique et dangereuse. Ensuite, quand Saint-Preux décrit le paysage de Meillerie, il se plonge dans une sorte de transport qui lui paraît comme le paroxysme de sa passion et de ses tourments. Il révèle à son ami Milord Edouard sa passion violente et insupportable : «Oui, Milord, je vous le confirme avec des transports de joie, la scène de Meillerie a été la crise de ma folie et de mes maux.»²⁷

Parallèlement, le mot crise apparaît de nombreuses fois chez Beaumarchais. En tant que dramaturge, il considère la crise comme la tension dans la représentation des passions :

«L'on doit surtout remarquer que les morceaux qui ont déchiré l'âme dans notre pièce ne sont ni des phrases plus fortes ni des choses imprévues ; ils n'offrent que l'expression simple et vraie de la nature, à l'instant d'une *crise* d'autant plus pénible pour le spectateur qu'il l'a vue se former lentement sous ses yeux et par des moyens connus et faibles en apparence.»²⁸

Le critère esthétique du drame réside dans la préparation de la crise qui annonce et révèle l'arrivée du moment décisif et la mutation de la péripétie. La crise est ainsi devenue un vocabulaire de l'esthétique dramatique. L'usage esthétique du terme *crise* le plus significatif apparaît dans *Le mariage de Figaro*. Après une longue méditation, Figaro annonce en criant : «Voici l'instant de la crise.»²⁹ Nous pouvons relever la même occurrence dans *Les Fausses confidences* où Dubois, après la sortie de l'héroïne Araminte, annonce son pressentiment du dénouement : «Voici l'affaire dans sa crise.»³⁰

En résumé, la crise désigne dès l'âge classique moralement le dénouement d'une affaire, c'est-à-dire son achèvement. Dramatiquement, elle signale le moment le plus intense qui précède la fin ou le dénouement d'une action. Elle

marque également le moment de tension dans le passage d'un état incertain à un état déterminé : le point culminant.

4. politique :

Si la notion de crise dans le théâtre est caractérisée par un passage du nœud à la résolution par l'intermédiaire d'un retournement, son emploi politique a au contraire pris un sens inverse : le passage de la stabilité à l'instabilité. Il faut noter aussi que l'extension sémantique du terme *crise* au plan politique témoigne d'un passage de l'histoire de l'individualité à celle de la collectivité. Bien que l'emploi politique du terme *crise* soit si fréquent à notre époque, son usage politique n'est paradoxalement guère attesté par les dictionnaires du XVIII^e siècle.

D'abord, son usage politique n'apparaît qu'à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Rousseau fut, par rapport aux autres écrivains de son époque, le plus grand vulgarisateur du mot *crise*, dans la mesure surtout où il l'inscrivit dans la dimension politique. Chez lui, le mot *crise* désigne souvent la période d'instabilité du régime ou des institutions politiques. D'après ce sens, la *crise* s'allie à la notion de révolution en tant que *changement extraordinaire*. Dans les *Lettres écrites à la montagne* (1764), Rousseau dit à un certain destinataire fictif à propos du système parlementaire pour répondre aux *Lettres écrites de la Campagne* du procureur général Tronchin :

«L'événement a trop justifié mes craintes. Vous voilà réduits à l'alternative qui m'effrayoit. La *crise* où vous êtes exige une autre délibération dont je ne suis plus l'objet.»³¹

Dans cette formule, la *crise* signifie le trouble ou le danger dans le changement de l'événement. Dans la même perspective, il a considéré comme *crise* une époque mouvementée de la ville de Genève entre 1541 et 1568, où ont été élaborés les

textes fondamentaux réglant l'organisation de l'Eglise et de l'Etat de Genève, où cette ville a connu la menace de la peste et de l'épidémie. Rousseau note :

«On conçoit à peine comment un Etat déjà formé eut pu échapper à tous ces périls. Non seulement Genève en échappe, mais c'est durant ces *crises* terribles que se consomme le grand Ouvrage de sa Législation.»³²

La crise, en tant que *paroxysme violent* s'exprime bien dans un passage prophétique : «Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions.»³³ Puis, nous trouvons quelques occurrences du même sens dans *Les Considérations sur le gouvernement de Pologne* :

« La nation datera sa seconde naissance de la *crise* terrible dont elle sort et voyant ce qu'ont fait ses membres encore indisciplinés, elle attendra beaucoup et obtiendra davantage d'une institution bien pondérée. »³⁴

La crise, si terrible qu'elle soit, annonce la possibilité de renaissance d'une nouvelle nation : elle précède la formation d'un nouveau corps social.

Diderot, lui-même, ne tarde pas à l'utiliser pour désigner un moment politique décisif en désignant la suppression des parlementaires : «Nous touchons à une crise qui aboutira à l'esclavage ou à la liberté.»³⁵ De même, ce terme s'emploie avec restriction dans *l'Essai sur les mœurs* (1756) en désignant le moment décisif dans un conflit politique :

« Elle (La chambre des communes) vota de faire marcher une partie (de l'armée) en Irlande, et de licencier l'autre. On peut bien croire que Cromwell ne le souffrit pas. C'était là le moment de la *crise*.»³⁶

Là encore, la crise dans *Bélisaire* (1767) de Marmontel (1723-1791) confirme de nouveau la signification d'événement violent, d'où pourrait naître une révolution :

«Un corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consomment, à des accès qui, du transport, le font tomber dans l'accablement : le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise ; mais aucun de ces accidents n'est mortel. On a vu des nations se relever des plus terribles chutes, revenir de l'état le plus désespéré, et, après les *crises* les plus violentes se rétablir avec plus de force et de vigueur que jamais.»³⁷

Pour Marmontel, la crise n'est jamais fatale. Elle ressemble au contraire à une substance nutritive qui donne plus de force et de vigueur à des nations qui en souffrent, malgré ses effets d'abord destructifs.

D'ailleurs, en ce qui concerne l'articulation crise/révolution, Louvet de Couvray (1760-1797) en témoigne dans *Les amours du chevalier de Faublas*. Il écrit :

«La guerre civile en Pologne ne sera qu'une *crise* violente, après laquelle cet état régénéré reprendra son antique splendeur.»³⁸

M^{me} de Staël, quant à elle, exprime d'emblée dans ses *Considérations sur la Révolution française* que les révolutions comme crises ne sont pas des événements accidentels ou hasardeux, mais plutôt leur enchaînement inévitable. Elle en conclut que le déclin de l'aristocratie russe fut une crise politique. Elle constate :

«La Russie, bien qu'elle diffère des autres empires de l'Europe par ses institutions et par ses mœurs asiatiques, a subi par Pierre I^{er} la seconde *crise* des monarchies européennes.»³⁹

De toutes ces citations, tout porte à croire que la crise symbolise une sorte d'énergie explosive bouleversant le corps social, et qu'elle ouvre une ère nouvelle. De là, Michel Delon définit la crise dans une perspective d'énergie : «La crise devient la déflagration d'énergie, la poussée de négativité qui permet une évolution, qui donne accès à un monde nouveau.»⁴⁰

D'autre part, à l'opposé de l'usage rousseauiste, Montesquieu utilise le terme *crise* dans une dimension économique. Dans *L'Esprit des lois*, il prévoit que le «change» serait éventuellement un danger pour l'État, si la prudence y manque. Il écrit :

« On sent que, pendant toutes ces opérations, l'Etat doit souffrir une grande *crise*. L'argent deviendra très rare : 1^o parce qu'il faut en décrier la plus grande partie ; 2^o parce qu'il en faudra transporter une partie dans les pays étrangers ; 3^o parce que tout le monde le resserrera, personne ne voulant laisser au principe un profit qu'on espère avoir soi-même.»⁴¹

Il reste à noter que la crise désigne ainsi les manipulations monétaires. Puis, le terme s'emploie aussi avec une dimension sociale. Là, il s'agit d'instabilité. Dans le chapitre : «Comment le gouvernement civil fut réformé», Montesquieu l'utilise pour désigner l'instabilité sociale dans le pays d'Austrasie causée par l'antagonisme de Brunehault et de Frédégonde :

«Dans cette *crise*, la nation ne se contente pas de mettre ordre au gouvernement féodal, elle voulut assurer aussi son gouvernement civil : car celui-ci était encore plus corrompu que l'autre ; et cette corruption était d'autant plus dangereuse qu'elle était plus ancienne et tenait plus, en quelque sorte, à l'abus des mœurs qu'à l'abus des lois.»⁴²

En fin de compte, les crises politiques ressemblent aux crises morbides, elles détruisent ou ravivent le corps social. Puis, de tous les emplois politiques de l'époque, un mot *crise* désigne tantôt un moment périlleux et décisif, tantôt un changement profond comme une révolution, tantôt un trouble ou un danger dans l'évolution des événements.

5. sexuel :

Sur l'usage sexuel du terme, Sade fut le grand propagateur, peut-être le seul à ce sujet, mais son étendue sémantique est assez limitée. La crise peut désigner paradoxalement à la fois le paroxysme de la volupté et de la douleur, c'est-à-dire qu'il atteint au dernier degré de la sensation : l'*exacerbation*. En acceptant la notion médicale comme changement subit et moment périlleux, Sade a accordé à ce terme un autre sens tout à fait exceptionnel : « *décharge sexuelle* ».

Dans *Les infortunes de la vertu*, la première partie de la trilogie de *Justine*, au cours de l'attaque dangereuse lancée par Antonin, Justine se souvient de la scène horrible dont Antonin est le bourreau :

« Ce fut au moment de sa *crise* qu'Antonin termina par des cris si furieux, par des excursions si meurtrières sur toutes les parties de mon corps, par des morsures enfin si semblables aux sanglantes caresses des tigres...»⁴³

Le moment de crise par lequel passe Antonin, comme les crises qu'ont connues les autres libertins sadiens, désigne le moment du dernier degré du plaisir, celui de la décharge sexuelle. Omphale explique à Justine les articles principaux de l'affreux couvent dont l'un signale que la victime doit faire de son mieux pour satisfaire le désir sexuel de son maître et toutes ses manies :

«Si un moine vous choisit pour goûter avec vous la dernière *crise* du plaisir et qu'il n'y puisse parvenir, soit qu'il y ait de sa faute, ce qui est très commun soit qu'il y ait de la vôtre, sur-le-champ, trois cents coups.»⁴⁴

L'accent est effectivement mis non seulement sur la décharge sexuelle, mais aussi sur le «moment» d'accès au paroxysme de la sensation, c'est-à-dire le moment le plus intense de la volupté :

«Pour moi, sûre que l'instant où la *crise* qu'il espère aura lieu, sera l'époque de la

cessation des tourments de la comtesse, je mets tous mes soins à déterminer cette *crise*.»⁴⁵

De la même façon, Sade entend établir dans *Juliette* un inventaire de la crise. Après avoir épuisé toutes les ressources les plus raffinées du saphotisme avec Zanetti, l'une des femmes les plus riches et les plus débauchées de Venise, Juliette s'écrie :

« Ni Sapho, ni Messaline, n'y faisaient œuvre : c'était un déraisonnement...un décousu d'idées...un dévergondage...une série de blasphèmes si énergiques, des soupîrs si brûlants...des cris si prodigieux à l'instant de la *crise*.»⁴⁶

Il est incontestable que la crise désigne moralement et physiquement le paroxysme de la volupté.

En revanche, à l'opposé de la « crise de la volupté », qu'ont connue les libertins monstrueux, la *crise* peut désigner également l'extrême douleur morale et physique subie par les victimes. Epouvantée par les cruautés et les barbaries des crimes commis par les monstres du couvent, Thérèse les dénonce avec une vive émotion :

« Quel excès de férocité, grand Dieu ! Se pouvait-il que ces monstres la portassent au point de choisir l'instant d'une *crise* de douleur morale de la violence de celle que j'éprouvais, pour m'en faire subir une physique, aussi barbare. »⁴⁷

Dans *La Nouvelle Justine*, Verneuil a tourmenté sa patiente jusqu'à la dernière crise horrible :

« Il tourmenta la victime deux heures ; et, dans l'instant où elle éprouvait une *crise* horrible, le paillard, fouetté par la d'Esterval, déchargea dans le cul de Justine... »⁴⁸

La dualité de la crise s'explique par la réflexion sur l'objet de la jouissance de l'homme : l'homme jouit pour arriver à la dernière crise de plaisir bon ou

mauvais.⁴⁹ Par conséquent, chez Sade, la crise pourrait se produire sur le bourreau ou la victime, dans la mesure où il s'agit d'une intensification morale ou physique, soit dans la volupté, soit dans la douleur. En résumé, pour les libertins, la crise est une volupté suprême ; pour les victimes, elle n'est que le symbole d'une douleur affligeante et fatale.

Il semble que l'idée de crise chez le marquis soit étroitement liée à l'idée d'énergie qui se caractérise exceptionnellement par l'excès. Juliette l'affirme ainsi : «Avec une imagination comme la mienne, il ne s'agit pas de ce qui répugne, il n'est question que de ce qui est irrégulier et tout est bon quand il est excessif.»⁵⁰ Jean Deprun explique lui aussi que l'«intensivisme» de Sade réside surtout dans l'excès : plus le choc du fluide nerveux est fort, plus le plaisir est vif.⁵¹ A cet égard, toutes les formes de crise sont justement la représentation du désir excessif des héros sadiens. Ce n'est donc pas sans raison que le marquis affirme que l'excès détermine la crise :

«Ma gorge est à la merci de ce brutal, elle l'irrite, il y porte les dents, l'anthropophage la mord, cet excès détermine la *crise*, l'encens s'échappe. Des cris affreux, d'effroyables blasphèmes en ont caractérisé les élans, et le moine énérvé m'abandonne à Jérôme.»⁵²

Dans *Juliette*, l'échelle du mal, qui permet d'expliquer le rapport de l'excès avec le bonheur, est constituée de trois degrés. En premier lieu, avec un rythme crescendo, si les objets extérieurs pénètrent avec violence et vitesse dans les «particules du fluide nerveux», les effets de cette pénétration sur la sensibilité déterminent l'homme au «vice». En second lieu, si l'action est encore plus forte, elle l'entraînera au «crime». En dernier lieu, dans la dernière phase, elle le conduira aux «atrocités», si la violence de son effet est à son paroxysme.⁵³ Et le meurtre, emblème de la cruauté sadienne, représente justement «dernier excès de la volupté.»⁵⁴ Il s'ensuit que l'excès amène les libertins sadiens à la jouissance la

plus délicate. C'est pour cette raison que Sade déclare que «c'est dans les excès qu'existent les plaisirs.»⁵⁵

L'excès garantit non seulement le plaisir et le bonheur, mais il nous fait également sentir notre existence. C'est dans la mesure où nous sommes choqués par la violence la plus forte que nous la ressentons. Il est indéniable que c'est en ce sens que Sade revient inlassablement sur la dialectique de l'excès et du choc. A bien des égards, l'intensivisme du marquis dont la thèse de l'excès est primordialement discutée a pour finalité d'élargir au maximum l'existence de l'être humain. Sur ce point, Robert Mauzi constate lui aussi que «c'est par le mouvement seul que l'âme est avertie de son existence. C'est dans l'extraordinaire, l'insolite, l'inattendu que l'on vit vraiment.»⁵⁶

En définitive, il convient de conclure que la crise consiste dans une démarche excessive de l'énergie : sans excès, pas de vraie crise. Chez le marquis, la notion de crise va donc de pair avec celle d'énergie et celle de paroxysme moral et physique.

CONCLUSION

Selon l'analyse de G. Benrekassa, du point de vue de l'histoire des idées, Rousseau est le premier qui met en œuvre toutes les problématiques que soulève le terme *crise*.⁵⁷ Son usage au XVIII^e siècle se caractérise, quel que soit le domaine auquel il s'applique, par la temporalité limitée d'une intensité vive et par la «prophétie» qu'elle annonce. Par analogie avec la notion médicale, la crise désigne toute perturbation dangereuse et décisive qui remet en cause le cours ordinaire des choses.⁵⁸ Il s'ensuit que l'idée centrale de crise consiste dans la notion de *moment critique* qui peut justifier tous les phénomènes médicaux, psychologiques, dramaturgiques et politiques. Il est à remarquer que la crise

comme décharge sexuelle n'est attestée que chez Sade et qu'elle ne s'utilise plus dans ce sens à présent. Donc, si la crise est un mot d'énergie, elle signifiera exclusivement le paroxysme de la sensation physique: elle est forcément «révélatrice» de l'énergie.

En définitive, la crise est un mot dont la connotation est complexe et ambiguë, à tel point que nous avons parfois du mal à déchiffrer ce terme dans quelques textes littéraires et philosophiques. Pourtant, dans la majorité des cas, la crise marque la phase et le moment décisifs, la rupture dans l'évolution d'un processus continu, ou l'excès dans la jouissance physique. Sans doute le foisonnement sémantique de ce terme annonce-t-il l'ouverture de l'époque de la Modernité. Et il convient de dire que l'idée de crise participe à la naissance de la littérature française au sens moderne du terme.

NOTES

- 1 Etienne Souriau, *Vocabulaire d'Esthétique*, PUF, 1990, p.525.
- 2 *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, éd. J. Ritter et K. Gruender, l'article Krise, Schwabe & Co Verlag, Basel/Stuttgart, 1976, p.1241.
- 3 *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 1995, t.I, p.530.
- 4 *L'Encyclopédie*, t. IV, 1754, p.471.
- 5 Antoine Furetière, *Dictionnaire universel*, t. I, éd. de 1690, la Haye, chez Arnout et Reinier Leers ; repris par Slatkine Reprints, Genève, 1970.
- 6 *Le dictionnaire de l'Académie française*, éd. de 1694. Nous mettons le terme crise en italique.
- 7 Pierre Richelet, *Dictionnaire Français*, 1680. Repris par GEORG OLMS VERLAG, Hildesheim-New York, 1973, p.200.
- 8 Georges Benrekassa, «Lexique médical, vocabulaire dramatique, métaphore politique :

- la notion de crise au XVIII^e siècle en France», in *Textuel*, n°19, 1987, p.10. (Dire la crise et penser la crise)
- 9 François Quesnay, *Le traité des fièvres continues*, Paris, 1753, t. II, p.243. Il a noté : « La *crise* est une opération de la nature, mais de la nature violente par la fièvre, et qui dans cet état agit de telle sorte qu'elle dompte et expulse la cause de la maladie, et se délivre de la maladie même.» (*ibid.*, p.244. C'est nous qui soulignons.)
 - 10 *L'Encyclopédie*, t. IV, 1754, p.471. C'est l'auteur qui souligne, et c'est nous qui modernisons l'orthographe.
 - 11 Des noms tels que Bordeu, Paracelse, Van Helmont, Stahl, etc..
 - 12 Robespierre (Maximilien Marie Isidore de), *Discours*, «Sur la guerre», t. VIII, 1792, p.86.
 - 13 *Dictionnaire universel Français et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*, 1771, t. III, p.18. Il note : « Les Médecins entendent par là un changement subit de la maladie en mieux ou en pis ; un effort, par ainsi dire, que fait la nature, ordinairement accompagné d'une sueur ou de quelque autre symptôme qui donne à juger de l'événement de la maladie. *Crisis*. La doctrine des *crises* était la partie la plus importante de la Médecine des anciens ; elle a été dans tous les temps, et est encore aujourd'hui attaquée et défendue par les Médecins de la plus grande réputation.»
 - 14 La crise « se dit figurément en choses morales. *Criticus Dies*. Cette intrigue est dans sa *crise*, nous en verrons bientôt le dénouement. Ce procès est dans sa *crise*, il est sur le point d'être jugé. Je ne sais quelle humeur maîtrise non volontés, est la *crise* de nos passions.» (*ibid.*,18)
 - 15 Pierre Choderlos de Laclos, *Les liaisons dangereuses*, éd. de Laurent Versini, Lettre CXXV, Biblio. de la Pléiade, 1979, p.294.
 - 16 *La Nouvelle Héloïse*, O.C., Biblio. de la Pléiade, t. II, 1964, p.521.
 - 17 *ibid.*, p.324.
 - 18 *L'Emile*, O.C., Biblio. de la Pléiade, t. IV, 1969, p.1453.

- 19 *ibid.*, p.777. C'est nous qui soulignons.
- 20 «La mutation pubertaire est désignée comme crise, et la nouveauté est que le terme concerne quelque chose qui ne participe plus de l'accident, ou de l'élimination, mais d'un ordre de changement beaucoup plus élevé.» Voir G. Benrekassa, *op. cit.*, p. 13.
- 21 Michel Delon, *L'idée d'énergie au tournant des Lumières*, Paris, PUF, 1988, p.224.
- 22 Aristote, *Poétique*, XVIII, éd. de Michel Magnien, Librairie Générale Française, coll. «Le livre de Poche», 1990, p.133. C'est nous qui soulignons
- 23 Morvan de Bellegarde, *Lettres curieuses de littérature et de morale*, 1672. (Cité dans *Lire la tragédie*, éd. d'A. Couprie, Paris, Dunod, 1994, p.126.)
- 24 *Nouveau dictionnaire de l'Académie française*, éd. de 1718. Repris par Slatkine Reprints, Genève, 1994, t. I, p.392. C'est l'auteur qui souligne.
- 25 Racine, *Phèdre*, IV-5, v.1203-4.
- 26 *La Nouvelle Héloïse*, p.95.
- 27 *ibid.*, p.527.
- 28 *Œuvre de Beaumarchais*, «Essai sur le genre dramatique sérieux» suivi du drame *Eugénie*, éd. de Pierre Larthomas, Biblio. de la Pléiade, 1988, pp.137-138.
- 29 Beaumarchais, *Le mariage de Figaro*, V-3, p.471.
- 30 Marivaux, *Les Fausses Confidences*, éd. d'Henri Coulet et Michel Gilot, Biblio. de la Pléiade, t.II, 1994, p.383.
- 31 *Lettres écrites de la montagne*, O.C., Biblio. de la Pléiade, t.III, 1964, p.687. C'est toujours nous qui soulignons.
- 32 *ibid.*, VIII^e lettre, p.860.
- 33 *L'Emile*, O.C., t.IV, 1969, p.468.
- 34 *Les Considérations sur le gouvernement de Pologne*, O.C., t.III, 1964, p.969. Puis, il note : «Tout Etat où les grandes *crises* n'ont pas été prévues est à chaque orage en danger de périr. Il n'y a que les Polonais qui de ces *crises* mêmes aient su tirer un

nouveau moyen de maintenir la constitution.» (*ibid.*, p.998)

- 35 Diderot, *Œuvres complètes*, éd. de Paul H. Meyer, Paris, CFL, IX, p.1017, 1971.
(Lettre du 3 avril 1771 à la princesse Dashkof)
- 36 Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier, 1963, t.II, p.671.
- 37 Jean-François Marmontel, *Bélisaire*, éd. de Robert Grandroute, Paris, Société des Textes Français modernes, 1994, chap.10, pp.103-104.
- 38 Louvet de Couvray, *Les amours du chevalier de Faublas dans Romancier du XVIII^e siècle*, préface par Etienne, Biblio. de la Pléiade, t.II, 1965, p.485.
- 39 M^{me} de Staël, *Considérations sur les principaux éléments la Révolution française*, présenté et annoté par Jacques Godechot, Tallandier, 1983, p.67. (voir le 1er chapitre : «réflexion générale»)
- 40 Michel Delon, *op. cit.*, p.226.
- 41 Montesquieu, *De l'Esprit des lois*, éd. de Laurent Versini, Gallimard, Folio «essai», 1995, t.II, XXII-10 : «Du change», p.724.
- 42 *ibid.*, t.II, XXXI-2, pp.1121-1122.
- 43 *Les Infortunes de la vertu*, *Œuvres.*, t.II, p.62.
- 44 *Justine*, *Œuvres.*, t.II, p.245.
- 45 *ibid.*, p.299.
- 46 *Juliette*, IX, p.485.
- 47 *Les Infortunes de la vertu*, *Œuvres.*, t.II, p.237.
- 48 *La Nouvelle Justine*, *Œuvres.*, t.II, p.934. Puis, Siméon, père incestueux, a appris à un autre libertin, le père Ives, sa théorie de la cruauté pour atteindre au paroxysme du plaisir en faisant souffrir ses victimes :

«Encule Martine, qui vient d'avoir la tête cassée...elle souffre comme une malheureuse, ton vit la vexera prodigieusement ; et de cette double *crise* de douleur, résultera nécessairement, tu le conçois, une somme immense de volupté ; car tu sais,

mon ami, combien la douleur produite sur l'objet dont on jouit rapporte à nos sens de plaisir!»

- 49 «Quel est l'objet de l'homme qui jouit, n'est-il pas de donner à ses sens toute l'irritation dont ils sont susceptibles, afin d'arriver mieux et plus chaudement, au moyen de cela, à la dernière *crise...crise* précieusement qui caractérise la jouissance de bonne ou mauvaise, en raison du plus ou moins d'activité dont s'est trouvée cette *crise* ?» (p.265.)
- 50 *Juliette*, t.VIII, p.227.
- 51 Jean Deprun, «Sade et le rationalisme des Lumières», *Raison Présente*, n°3, 1967, pp.75-90.
- 52 *Justine*, p.235.
- 53 *Juliette*, t. VIII, p.266.
- 54 *ibid.*, t.IX, p.343.
- 55 *ibid.*, t.IX, p.114.
- 56 Robert Mauzi, *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Paris, Albin Michel, 1994, p.124. (La reprise en format de poche de la première édition chez A. Colin, 1960.)
- 57 G. Benrekassa, *op. cit.*, pp.11-12. Il analyse : «Du point de vue de l'histoire des idées, et non du point de vue strictement linguistique : c'est chez Rousseau qu'apparaît une vraie problématique moderne du terme crise.»
- 58 Rétif de La Bretonne a aussi utilisé ce mot pour désigner le moment critique, ou la phase la plus décisive dans la vie. «Vous voilà dans la crise la plus décisive de votre vie», Gaudet répond à une lettre d'Edmond dans *Le Paysan Perversi* (1775) de Rétif de la Bretonne. (Voir *Le Paysan Perversi*, édition critique établie par François Jost, 2 tomes, Lausanne, L'âge d'homme, 1977, t.I, p.482.)

BIBLIOGRAPHIE

I. Dictionnaires et Encyclopédie : (par l'ordre chronologique)

Dictionnaire Français, édité par Pierre Richelet, 1680. Repris par GEORG OLMS VERLAG, Hildesheim-New York, 1973.

Dictionnaire Français, édité par Pierre Richelet, 1680. Repris par GEORG OLMS VERLAG, Hildesheim-New York, 1973.
-1727, 4 tomes, t.III.

Dictionnaire de l'Académie française, éd. de 1694.

Nouveau dictionnaire de l'Académie française, éd. de 1718. Repris par Slatkine Reprints, Genève, 1994.

L'Encyclopédie, t.IV, 1754. (Nouvelle impression en fac-similé de la première édition de 1751-1780, par Friedrich Frommann Verlag, Stuttgart, 1966.)

Dictionnaire de Trévoux, (*Dictionnaire universel Français et latin, vulgairement appelé Dictionnaire de Trévoux*), 8 tomes, Paris, Michel Lambert, 1771, t.III.

Dictionnaire critique de la langue française, édité par Jean-François Féraud, 1787.

Trésor de la langue française, publié sous la direction de Paul IMBS, Paris, Centre national de la recherche scientifique, t.6, 1978.

Vocabulaire d'Esthétique, publié sous la direction d'Anne Souriau, PUF, 1990.

Dictionnaire historique de la langue française, Paris, Le Robert, 1995.

II. Théorie et divers :

Beaumarchais (Pierre-Augustin Caron de), *Le mariage de Figaro*, in *Œuvres de Beaumarchais*, éd. de Pierre Larthomas, Biblio. de la Pléiade, 1988. (On peut y trouver aussi *Les Deux Amis*)

Benrekassa (Georges), «Lexique médical, vocabulaire dramatique, métaphore politique : la notion de crise au XVIII^e siècle en France», *Textuel*, n°19, 1987, pp.9-20.

Delon (Michel), *L'idée d'énergie au tournant des Lumières*, Paris, PUF, 1988.

... «Crise ou tournant des Lumières», dans *Aufklärung als Mission. La Mission des Lumières. Akzeptanzprobleme und Kommunikationsdefizit. Accueil réciproque et difficultés de communication*, édité par Werner Schneiders, Marburg, Hitzeroth, 1993, pp.83-90.

... «Réhabilitation des préjugés et crise des Lumières», in *Revue Germanique Internationale*, 3/1995, pp.143-156.

Diderot (Denis), *Œuvres complètes*, éd. de Hermann, Paris, Club français du livre, 1969-1973, 15 vol.

Foucault (Michel), *Naissance de la clinique*, Paris, PUF, 1963.

– *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966.

– *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971.

Hippocrate, *De l'art médical*, éd. de Gourevitch, Paris, livre de poche, 1994.

Husserl (Edmond), *La crise de l'humanité européenne et la philosophie*, traduit de l'allemand par Paul Ricœur, Aubier Montaigne, 1977.

Laclos (Pierre Choderlos de), *Les liaisons dangereuses*, éd. de Laurent Versini, Gallimard, Biblio. de la Pléiade, 1979.

Louvet de Couvray (Jean-Baptiste), *Les amours du chevalier de Faublas* dans *Romancier du XVIII^e siècle*, préface d'Etiemble, Biblio. de la Pléiade, t.II, 1965.

Marivaux (Pierre de), *Les Fausses Confidences*, éd. d'Henri Coulet et Michel Gilot, Biblio. de la Pléiade, t.II, 1994.

Marmontel (Jean-François), *Bélisaire*, éd. de Robert Grandroute, Paris, Société des Textes Français modernes, 1994.

Mauzi (Robert), *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 1994. (La reprise en format de poche de la première édition chez A. Colin, 1960.)

Rétif de la Bretonne (Nicolas Edme),

– *Le paysan perversi*, édition critique établie par François Jost, 2 tomes, Lausanne, L'âge d'homme, 1977.

– *La paysanne perversie*, éd. de Béatrice Didier, Paris, Garnier-Flammarion, 1972.

Rousseau (Jean-Jacques), *Œuvres Complètes*, éd. de B. Gagnebin et M. Raymond, Gallimard, Biblio. de la Pléiade,

– t.I (1959): *Les confessions ; Autres textes auto-biographiques*.

– t.II (1964): *La Nouvelles Héloïse ; Théâtre et Essais littéraires*.

– t.III (1964) : *Du Contrat Social ; Ecrits politiques*.

– t.IV (1969) : *Emile*.

Sade (Donatien Alphonse François, Marquis de), *Œuvres*, éd. établie par Michel Delon, Gallimard, coll. «Bibl. de la Pléiade», 3 vol.

– t.I, 1990 : *Dialogue entre un prêtre et un moribond ; Les cent vingt journées de Sodome ; Aline et Valcour*.

– t.II, 1995 : *Les infortunes de la vertu ; Justine ou les malheurs de la vertu ; La nouvelle Justine ou les malheurs de la vertu*.

– t.III, 1998 : *La philosophie dans le boudoir ; Histoire de Juliette*.

– *L'Histoire de Juliette, sa sœur ou les prospérités du vice*, Paris, *Œuvres complètes du marquis de Sade*, éd. de Gilbert Lely, Cercle du livre précieux, 1966-1967, t.8 et t.9. (Cette édition sera abrégée dans notre étude sous le titre comme **CLP**.)

– *Les crimes de l'amour*, textes établis et présentés par Michel Delon, Gallimard, folio», 1987.

– *La philosophie dans le boudoir*, éd. d'Yvon Belaval, Gallimard, «Folio», 1976.

Staël (Germaine Necker, Baronne de), *Considérations sur les principaux éléments la Révolution française*, présenté et annoté par Jacques Godechot, Tallandier, 1983.

Valéry (Paul), *Variété*, IV, Gallimard, «NRF», 1938.

Voltaire, *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, Paris, Garnier, 1963.

« crise »一詞於法國十八世紀 文學中的意義

賴 軍 維*

摘 要

從希臘時期一直到十七世紀，「*crise*」的意義一直都是屬於醫學上的名詞，指的是病人在發病過程中的決定性的階段或在關鍵時刻的突然變化，經引申後具有「決定」，「判斷」之義。然而「*crise*」一詞於法國十八世紀文學中的意義卻是十分模糊，幾乎每個作家都賦與它不同的意義，因此在啓蒙時期這個字的意義是非常的多元而複雜。這一詞的當代意義則必須等到盧梭（Rousseau, 1712-1778）出現後方始確立。在本文中，筆者將分別從醫學的、心理學的、戲劇的、政治的及性學等五個角度去分析「*crise*」一詞於十八世紀文學中的用法及其特殊的歷史及思想史的意涵。

關鍵詞：醫學、心理學、戲劇、政治、性學、能量、關鍵時刻

*法國巴黎第四大學法國文學博士候選人(La Sorbonne)